

TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DU 11.06.2015

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien, au premier appel d'examen et à envoyer au professeur pour le 8 juin 2015 (si possible). À l'oral, on leur demandera de commenter, en motivant leurs choix (notamment, les transpositions opérées).

Les textes pouvant être de tailles différentes, les étudiants feront leurs choix de manière à avoir au moins un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire comptant une moyenne d'au moins 1200 signes (espaces exclus) par texte (textes, éventuellement, partiels) pour un total d'au moins 2400 signes. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes/signes.

Le nombre de signes à prendre en considération est celui des écrits dans la langue de départ.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

Textes informatifs/argumentatifs

Extrait n.1

Grand-père n'était pas un nazi. National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale,

par Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschuggnall

Gallimard (368 pages, 22,90 euros)

Comment les familles allemandes transmettent-elles la mémoire de la période nazie et de la Shoah ? Cet ouvrage repose sur une série d'entretiens familiaux qui mettent en lumière certaines caractéristiques montrant une différenciation de cette mémoire dite "communicationnelle", de la mémoire culturelle (celle de la société et transmise notamment à l'école). La transmission intergénérationnelle semble donner lieu à un processus d' "héroïsation", laissant les jeunes générations penser que leurs aïeuls étaient des Résistants, alors même que ce n'est pas présent dans le souvenir raconté par le témoin, voire que cela va à son encontre. Cela conduit aussi à représenter le nazi comme "un autre". C'est l'un des lieux communs que l'on retrouve globalement dans cette mémoire familiale comme le mauvais Russe, inquiétant et terrifiant, et le gentil Américain. Cette transmission semble également marquée par les œuvres de fiction (roman, cinéma...) produites sur cette période qui, consciemment ou non, servent à structurer les récits faits par les témoins. Récits également nourris par un phénomène de "passe-partout" qui transpose les images et représentations liées à la Shoah pour renforcer les souffrances vécues par le peuple allemand durant cette période.

Paradoxalement, il semble que c'est justement la réussite de l'information et de l'éducation sur les crimes du passé qui inspire aux enfants et petits-enfants le besoin de donner à leurs parents et leurs grands-parents, au sein de l'univers horrifique du national-socialisme, une place telle qu'aucun éclat de cette atrocité ne rejaillisse sur eux. Transmis sous forme non pas de savoir mais de certitude, ces récits, pour finir, convainquent chacun qu'il n'a pas de «nazi» dans sa propre famille : « Grand-Père n'était pas un nazi.»

Environ 1500 signes/ 280 mots

Extrait n.2

A propos des intellectuels face à la Shoah (Enzo Traverso)

L'importance d'Auschwitz dans nos représentations de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale est un phénomène relativement récent, qui date de la fin des années soixante-dix. Au lendemain de la guerre, l'extermination des Juifs d'Europe apparaît comme une de ses pages tragiques parmi beaucoup d'autres et n'occupe qu'une place marginale dans la culture et dans le débat intellectuel. L'attitude dominante est celle du silence. Pendant au moins trois décennies, ce silence ne sera brisé qu'occasionnellement, lors de certains événements littéraires (le prix Goncourt à André Schwarz-Bart pour *Le dernier des justes*, en 1959) ou politiques (le procès Eichmann à Jérusalem et les polémiques à propos du livre de Hannah Arendt sur la « banalité du mal »). Étudier la première tentative de réflexion sur le génocide juif signifie aller à la recherche des exceptions, essayer de repérer les esprits qui ne se conforment pas à la règle générale, qui apparaissent profondément bouleversés par un événement invisible aux yeux du plus grand nombre des observateurs. Cela signifie, pour reprendre les mots de Benjamin, « brosser l'histoire à rebrousse-poil », étudier un fragment de culture passé inaperçu de ses contemporains, inspiré par un événement qui, au moment où il s'est produit, a été accueilli par l'incompréhension, l'incrédulité ou l'indifférence, généralement traduites par le silence, sans susciter la protestation ou l'indignation, encore moins la réflexion. Auschwitz n'est ni l'affaire Dreyfus ni la guerre civile espagnole, ni non plus la guerre d'Algérie ou celle du Vietnam, des épisodes devant lesquels les intellectuels se sont sentis interpellés et ont réagi en prenant leurs « responsabilités ». Ce rôle de conscience critique de la société est joué, dans le cas du génocide juif, par une toute petite minorité faite de figures marginales, dans la plupart des cas des rescapés des camps de la mort ou des exilés, coupés de leurs pays d'origines et étrangers à leurs pays d'accueil.

Sur la base d'une classification purement descriptive et quelque peu sommaire, on pourrait distinguer, à ce propos, quatre groupes principaux d'intellectuels : aux antipodes, les *collaborationnistes* et les *rescapés*, les uns aux services des persécuteurs, les autres miraculeusement échappés à la mort, « sauvés » dans la grande masse des victimes ; au milieu, une foule de clercs non pas « traîtres » mais, le plus souvent, tragiquement *aveuglés* dans le contexte de la guerre, et aux bords, à la frontière avec les victimes, le tout petit nombre de ceux qu'on pourrait bien appeler, selon une caractérisation empruntée encore une fois à Benjamin, les « avertisseurs d'incendie », à savoir ceux qui donnent l'alarme, reconnaissent la catastrophe, la nomment et l'analysent.

Environ 2330 signes / 430 mots

Textes littéraires

Extrait n.1

Kaminski avait réuni ce jour-là une poignée de militants de diverses nationalités. Nous nous connaissions tous : nous faisons tous partie de l'appareil communiste clandestin de Buchenwald. Jürgen Kaminski nous avait réunis pour entendre un survivant d'Auschwitz : un Juif polonais survivant d'Auschwitz, arrivé par l'un des convois d'évacuation de cet hiver-là. Nous nous sommes installés dans le cagibi qui était le domaine personnel de Ludwig G., à l'extrémité du sous-sol réservé aux contagieux. Kaminski nous a expliqué qui était cet homme, d'où il venait. À Auschwitz, nous a dit Kaminski, cet homme avait travaillé dans le *Sonderkommando*. Nous ne savions pas ce qu'était le *Sonderkommando* d'Auschwitz. Moi, du moins, je ne le savais pas. À Buchenwald, il n'y avait pas de *Sonderkommando*, il n'y avait qu'un *Sonderbau*. *Sonder*, on le sait sans doute, est un adjectif allemand qui signifie « particulier », « séparé », « étrange », « spécial »... Des choses de ce genre. Le *Sonderbau* de Buchenwald était un édifice spécial en effet, peut-être même étrange : c'était le bordel. Mais le *Sonderkommando* ou kommando spécial d'Auschwitz, je ne savais pas ce que c'était. Je n'ai néanmoins pas posé de questions. J'ai supposé que la suite me permettrait de comprendre de quoi il s'agissait. À juste titre, d'ailleurs. J'ai tout à fait bien compris de quoi il s'agissait, par la suite. Il s'agissait des chambres à gaz d'Auschwitz, du kommando spécial qui s'occupait d'évacuer les victimes des chambres à gaz et de les transporter vers les fours crématoires annexes où leurs cadavres étaient brûlés.

[...] Kaminski nous avait expliqué que les S.S. avaient fusillé périodiquement, systématiquement, les membres des équipes successives du *Sonderkommando*. Celui-ci faisait partie d'un petit groupe de rescapés qui devaient la vie au désordre des dernières semaines du camp, à l'approche des troupes soviétiques. [...]

Je ne me souviens pas du nom de ce Juif polonais. [...] Je me souviens de son regard, en tout cas. Il avait l'œil d'un bleu glacial, comme le fil tranchant d'une vitre brisée. Je me souviens de la tenue de son corps. Il était assis sur une chaise, tout droit, tout raide, les mains posées sur ses genoux, immobiles. Il n'a pas bougé les mains pendant tout le récit de son expérience au *Sonderkommando*. Je me souviens de sa voix. Il parlait en allemand, couramment, d'une voix âpre, méticuleuse, insistante. Parfois, sans raison apparente, sa voix s'épaississait, s'enrouait, comme si elle était soudain traversée par des émotions incontrôlables.

Environ 2130 signes/ 400 mots.

Extrait n.2

1934

En juin, je reçus l'ordre de me rendre à S. avec mon escadron pour participer à une revue de cavaliers SS. Le défilé, dans les rues décorées de drapeaux et de croix gammées, se déroula, conformément au plan, dans un ordre magnifique, et au milieu de l'enthousiasme exemplaire de la population. Himmler, après nous avoir minutieusement inspectés, fit un discours qui produisit sur moi une impression profonde. À vrai dire, les idées qu'il exposa m'étaient, comme à tout SS, depuis longtemps familières. Mais les entendre, en cette fête solennelle, de la bouche même du Reichsführer, m'apparut comme une confirmation éclatante de leur vérité.

Le Reichsführer rappela d'abord les mois difficiles qui avaient précédé, pour les SS et le Parti, la prise de pouvoir, alors que « les gens nous tournaient le dos et que beaucoup des nôtres connaissaient la prison ». mais grâce à Dieu, le Mouvement et les SS avaient dominé l'épreuve. Et maintenant, la volonté de l'Allemagne nous avait donné la victoire.

Cette victoire, affirma solennellement le Reichsführer, ne changerait rien, et ne devait rien changer, à l'état d'esprit du Corps noir. Les SS resteraient dans les jours ensoleillés ce qu'ils avaient été pendant l'orage : des soldats que l'honneur seul inspirait. De tout temps, ajouta-t-il, et depuis l'époque reculée des Chevaliers teutoniques, l'honneur avait été considéré comme l'idéal suprême du soldat. Mais on savait mal alors ce qu'était l'honneur. Et dans la pratique, les soldats éprouvaient souvent des difficultés à choisir, entre plusieurs voies, celle qui leur paraissait la plus honorable.

Environ 1350 signes/ 250 mots.

Extrait n.3

Le village attendait les Allemands. Les uns, à l'idée de voir pour la première fois leurs vainqueurs, éprouvaient une honte désespérée, les autres de l'angoisse, mais beaucoup ne ressentaient qu'une curiosité effrayée comme à l'annonce d'un spectacle étonnant et nouveau. La veille, les fonctionnaires, les gendarmes, les employés de la poste avaient reçu l'ordre de partir. Le maire demeurait. C'était un vieux paysan podagre et placide que rien n'émouvait. Le village serait sans chef et ne s'en porterait pas plus mal ! À midi, dans la salle à manger bruyante où A.C. achevait de déjeuner, des voyageurs apportèrent la nouvelle de l'armistice. Des femmes éclatèrent en pleurs. On disait que la situation était confuse, qu'en certains endroits les soldats résistaient encore, que des civils s'étaient joints à eux ; on s'accordait pour les blâmer, tout était perdu, il n'y avait plus qu'à céder. Tous parlaient à la fois. L'air était irrespirable. A. repoussa son assiette et sortit dans le petit jardin de l'hôtel. Elle avait pris avec elle des cigarettes et un livre. Partie de Paris une semaine auparavant dans un état de panique voisin de la folie, elle se retrouvait, après avoir traversé d'indéniables dangers, parfaitement froide et calme ; de plus, elle avait acquis la certitude qu'elle se tirerait d'affaire toujours et partout et qu'elle était douée d'un véritable génie pour se procurer en toutes circonstances le maximum d'aise et de confort. Cette souplesse, cette lucidité, ce détachement étaient des qualités qui lui avaient grandement servi dans sa carrière et dans sa vie sentimentale, mais elle n'avait pas vu jusqu'ici qu'elles lui serviraient également dans la vie quotidienne ou exceptionnelle.

Environ 1450 signes / 270 mots

Extrait n.4

Rien ne se passe jamais comme on croit. Et d'ailleurs on ne sait pas ce qu'on croit. Même avec Louise, ça n'a pas été ce que je croyais – ce moment d'une insoutenable perfection. [...]

C'est comme ça que nous l'avons ratée, la scène du retour. Pas ratée exactement : mais elle aurait dû être autrement, être autre chose. Et c'était déjà trop tard. La vie se refaisait, se reformait, la vie petite et soucieuse de toujours. Tout se remettait en place. Je reprenais ma place. J'enfilais ma veste civile, mon vieux pantalon. Ils sont faits à moi, ils collent bien à tous mes gestes. « J'en ai eu du mal avec les mites » disait Louise.

Parce que votre existence a été éventrée, retournée par l'événement, vous imaginez vaguement que vous aviez droit à du neuf, que vous alliez repartir à zéro. Pas du tout, ça se recolle, ça se retape, c'est comme avant. On ne part pas, on continue. On recommence. On remet ça. On remet sa vieille veste, on remet sa vieille vie. La vie se remet à couler dans ses vieilles petites rigoles. Comme s'il n'y avait rien eu. On a retrouvé sa place, ma place de passant parmi les passants, ma place d'homme dans la rue, d'homme dans le métro. Nous sommes des hommes et des hommes à couler comme ça, dans des couloirs. À couler le long des murs, le long des barrières, et tout est tracé d'avance, les portillons s'ouvrent et se referment, on n'a qu'à se laisser couler. On est des globules de cette espèce de sang qui coule dans le corps des villes. J'ai retrouvé ma place de globule. Et quelquefois ça se coagule, ça forme un petit caillot. Ça se rassemble dans une salle à manger qui sent la vieille femme et le vieux chien.

Environ 1340 signes / 300 mots

Extrait n.5

Si l'été de 1941 commençait à se dresser comme une muraille autour de R. et de L., il se déroulait sous forme d'écriture et de peinture pour Max V.

Dans ses pires moments de solitude au fond de son sous-sol, les mots s'accumulaient peu à peu autour de lui. Les visions se mirent à pleuvoir et, de temps à autre, elles lui échappaient des mains.

Il avait ce qu'il appelait sa petite ration d'outils :

Un livre peint.

Une poignée de crayons.

Des idées plein la tête.

Et il les assemblait comme un simple puzzle.

Au départ, il avait eu l'intention d'écrire sa propre histoire.

Il avait décidé de coucher sur le papier ce qui lui était arrivé – les événements qui l'avaient conduit dans un sous-sol de la rue Himmel –, mais le résultat fut tout autre. L'exil de Max donna naissance à quelque chose de complètement différent, des pensées qui lui traversaient l'esprit et qu'il choisit de retenir, car elles sonnaient *juste*. Elles étaient plus réelles que les lettres qu'il écrivait à sa famille et à son ami W. K., en sachant pertinemment qu'il ne pouvait les envoyer. L'une après l'autre, les pages profanées de *Mein Kampf* devenaient une série de croquis, qui résumaient à ses yeux les faits à l'origine de son changement de vie.

Certains prenaient quelques minutes. D'autres des heures. Il résolut de donner à L. le livre une fois achevé, lorsqu'elle aurait l'âge de le lire et, espérait-il, que toute cette absurdité aurait pris fin.

Dès l'instant où il posa son crayon sur la première page peinte, il garda le livre en permanence auprès de lui. Parfois, il dormait avec.

Une après-midi, après ses pompes et ses abdominaux, il s'endormit, assis contre le mur du sous-sol. Quand elle descendit, L. découvrit le livre posé près de lui, en appui sur sa cuisse, et elle ne put résister à la curiosité. Elle se pencha et le ramassa, pensant que M. allait se réveiller. Mais il ne bougea pas. Elle entendait à peine le bruit léger de son souffle, tandis qu'elle ouvrait le livre et regardait quelques pages au hasard...

Environ 1650 signes / 350 mots